

daï un échange de prisonniers. La position importante occupée par Gavarelle dans le gouvernement de Bruxelles résulte d'une dépêche adressée le 28 octobre 1637 par Olivarès au Cardinal-Infant. Ce document mentionne le surintendant parmi les conseillers dont le gouverneur devait solliciter l'avis pour les questions majeures relatives à la conduite de la guerre. En 1639, Gavarelle reçut le titre de conseiller d'État; l'année suivante Philippe IV fit savoir au Cardinal-Infant qu'en cas de maladie du président Roose, deux conseillers du Conseil privé pourraient le remplacer, Gavarelle et Laurin.

Ainsi, au moment où le gouvernement du Cardinal-Infant touchait à son terme, le conseiller Gavarelle occupait une place honorable dans l'administration des Pays-Bas. Il avait non seulement assuré son prestige à Bruxelles, mais il était incontestablement *persona grata* à Madrid. Il entretenait une correspondance directe et régulière avec Philippe IV lui-même. Les affaires maritimes restaient le principal sujet de son activité. En février 1641, il rédigea un important mémoire sur les mesures à prendre pour empêcher le commerce entre les Hollandais et les Portugais. Rien n'indiquait que la carrière administrative de Gavarelle touchât à son terme. Le Roi venait de lui accorder la jouissance des gages de conseiller d'État qu'il avait demandés, quand survint la mort inopinée du Cardinal-Infant.

Gavarelle, qui était veuf, renonça soudainement à toutes ses charges. Il fut ordonné prêtre. Dans l'état ecclésiastique aussi, il alla jusqu'au seuil d'une brillante carrière. En août 1644, Philippe IV signifiait au nouveau gouverneur des Pays-Bas, Francisco de Melo, qu'à l'occasion de la désignation prochaine d'un archevêque à Cambrai, on tiendrait compte des qualités de Gavarelle qui avait vécu si dignement quand il était laïc. Le projet ne fut jamais exécuté.

Gavarelle se fit inhumer dans le caveau de ses parents, érigé dans l'église des Carmes, à Anvers. Son épitaphe rappelle que le défunt était chevalier de l'Ordre du Christ et qu'il avait fait les pèlerinages de Jérusalem, Lorette et Saint-Jacques de Compostelle. De sa carrière civile, on rappelle un seul épisode : sa participation au Conseil suprême.

Les armes de Gavarelle sont : écartelé au premier et quatrième d'azur à une triple rose d'or au deuxième et troisième de gueules au chevron d'or, accompagné en chef de cinq besans de même.

J. Lefèvre.

J. Cuvelier et J. Lefèvre, *Correspondance de la Cour d'Espagne*, t. I^{er} à VI (Bruxelles, 1921-1936). — Archives générales du Royaume : Conseil privé, registre 765.

GÉRARD DE BRUXELLES, géomètre du XIII^e siècle. Pierre Duhem, dans ses études sur Léonard de Vinci, a appelé l'attention sur un manuscrit anonyme datant de la fin du XIII^e siècle, conservé à la Bibliothèque nationale de Paris (Fonds latin, ms n° 8680 A), qui a joué un certain rôle dans la formation du concept de vitesse au moyen âge. Dans un second manuscrit anonyme étudié par Duhem (Bibl. nat., fonds latin, ms n° 6559), le premier est attribué à Magister Ricardus de Versellys et dans un troisième (Bibl. nat., fonds latin, ms n° 7368) à Magister Ricardus de Uselis. Par contre, Thomas Bradwardin, qui professait à Oxford au début du XIV^e siècle, fait allusion au manuscrit sans en citer l'auteur.

G. Eneström a découvert trois autres exemplaires du manuscrit en question. L'un, conservé à Oxford (Ms. Bodl., Auct. F. 5. 28), commence par ces mots : *Incipit liber Magistri Gerardi de Brussel De motu*. Un second, conservé à Berlin (lat. 4°, 510), débute par les mêmes mots. Un troisième exemplaire se trouve à Naples (Ms. Borb. VIII. C. 22).

Il semble donc qu'il ait existé au

XIII^e siècle un Maître Gérard de Bruxelles, auteur du manuscrit rencontré par Duhem, Ricardus de Verceilys ou de Uselis étant des déformations dues aux copistes !

L'idée développée par Maître Gérard est résumée dans ces termes par Duhem : sur un rayon qui décrit un cercle, prenons un segment ne contenant pas le centre du cercle. « Par son » mouvement de rotation uniforme, ce » segment de droite balaye, en un » temps donné, une aire égale à celle » qu'il balayerait, en un même temps, » par un mouvement de translation » perpendiculaire à sa propre direction » et ayant pour vitesse la vitesse de » son point milieu ».

Lucien Godeaux.

P. Duhem, *Études sur Léonard De Vinci*, 3^e série (Paris, Hermann, 1913, p. 292-294, 295). — G. Eneström, *Sur l'auteur d'un traité « De motu » auquel Bradwardin a fait allusion en 1348* (dans *Archivio di storia delle scienze*, 1921, vol. II, p. 133-136).

GIELE (Ferdinand, *Pierre, Marie*), aquafortiste, naquit le 27 mars 1867, à Louvain, où son père était directeur du Jardin Botanique.

C'est là que s'éveilla sa vocation d'artiste. Ses premiers dessins qui nous sont conservés dénotent une habileté précoce à reproduire à la plume les fleurs et les plantes au milieu desquelles il vivait.

La ville de Louvain dont l'aspect ancien était intact à cette époque, avec ses venelles et ses rues tortueuses, ses anciens collèges, ses églises, son hôtel de ville et son béguinage, frappèrent de bonne heure la sensibilité du futur artiste, qui subit ainsi le charme tranquille et recueilli de sa paroisse natale de Saint-Jacques, dont le caractère à la fois provincial et médiéval a persisté jusqu'à nos jours.

A Malines, il fréquenta l'Institut Scheppers où il fit ses études préparatoires.

Formé aux diverses disciplines du dessin dans les ateliers de la Corporation des Métiers créée à Louvain par

Georges Helleputte, F. Giele s'adonna avec brio à la miniature et à l'enluminure.

Ses productions se distinguaient par l'éclat du coloris, la finesse et l'exactitude du dessin (voir *Le Moniteur de Rome*, 1888. — *La Gazette de Louvain et de l'arrondissement*, 1888, n^o 20).

Devenu maître-imprimeur, il pratiqua avec un égal succès la gravure en taille-douce.

L'Université et la Sérénissime Maison d'Arenberg en firent leur graveur attitré. En 1914, lors de la destruction de son atelier et de sa maison, il dut se réfugier à Londres.

Au Royal College of Art, il suivit les leçons du fameux aquafortiste Sir Frank Short.

Ses connaissances antérieures et son habileté technique en firent bientôt l'élève favori du célèbre maître anglais et dès 1916 il produisit des œuvres extrêmement remarquées en Angleterre.

Sa technique qui s'appuyait sur la pratique de la taille-douce, il l'enrichit à l'école des vieux maîtres.

De Dürer il apprit l'étude minutieuse des détails, et il scruta les jeux savants de la lumière et de l'ombre dans les eaux-fortes de Rembrandt, qu'il s'appliqua à reproduire à la perfection.

Du maître français Claude Gellée, dit Le Lorrain, il apprit à affiner davantage la délicatesse du trait.

Ce parfait technicien, par la voie d'un labeur constant, s'éleva jusqu'à l'artiste.

Connaissant toutes les ressources du métier et sachant maîtriser la morsure de l'acide sur le cuivre, il arriva avec le blanc et le noir à créer des oppositions d'une intensité rare, à la manière d'un autre maître anglais, Frank Brangwyn.

Toutefois, le coloris ne lui fit pas oublier la technique : son dessin est soucieux de la forme et respectueux de la ligne.

Tandis que le détail est délicat, l'ensemble est traité avec hardiesse : très fine est la « texture » des vieilles